

CRITIQUE, cinéma. « Maria » de Pablo Larraín (avec Angelina Jolie)

Salué à la Mostra de Venise, le biopic consacré aux derniers jours de Maria Callas s'affiche sur nos écrans ce mercredi 5 février. Dans le rôle-titre, Angelina Jolie fait ce qu'elle peut mais reste prisonnière d'une réalisation mièvre et convenue.

Le film s'ouvre avec la mort de la diva, allongée sur le parquet d'un vaste salon, entourée de quelques personnes figées. Des brancardiers surgissent, silencieux plus que discrets. Suivent des images d'archives reconstituées (en noir et blanc pour nous aider à comprendre que c'était avant) tandis qu'Angelina Jolie prête le mouvement de ses lèvres à l'Ave Maria d'*Otello* (sous la direction de Nicola Rescigno), pour nous aider à comprendre que c'est triste... *Flash-back* de quelques jours. Voici la Callas qui parle avec ses domestiques, se préoccupant faussement du mal de dos de l'un (Ferruccio Mezzadri), à qui elle impose les incessants déplacements de son piano à queue, narrant ses insomnies à l'autre, qui cuisine, entourée de deux caniches frisés (hideux). Puis, tandis que Bruna Lupoli fait frire une omelette, elle chante *Casta Diva a capella*. Un caniche gémit pour nous aider à comprendre que Callas peut mieux faire. C'est confortable, on est bien.

Elle fume trop, se nourrit peu, avale des cachetons : à ce moment du film, on est en droit de se demander si elle est

bien dans sa peau. Heureusement, les dialogues sont ciselés : « *What did you take ?* », « *I took liberties, all my life. And the world took liberties with me* ». On observera que cette blague avait déjà été utilisée dans un [film de John Ford \(« Liberty Valance taking liberties with the liberty of the press »\)](#), rendons au moins grâce aux dialoguistes de *Maria* qu'ils sont cultivés. La voici qui se promène au Trocadéro. Surprise : les touristes sont en fait des choristes et l'on entend le *Trouvère*. Pour Callas, on comprend que la musique est partout. Au moindre bruit de klaxon, on se surprend à s'interroger : serait-ce du Gershwin ? Du Varese ? L'*hallu* se poursuit. Devant une église, avec des musiciens et des choristes stoïques sous la pluie (mais pourquoi ?), le chœur à bouche fermée de *Madama Butterfly* se fait entendre. Les choristes sont en tenue traditionnelle, elles tiennent des lampions, sans doute parce que c'est joli, et Maria, grimée, penche la tête à gauche puis à droite. « *Rain and tears are the same* », elle pleure. EMOTION.

Interviewée par un journaliste qui arbore un col de chemise pelle à tarte (so 70s), elle sourit tandis qu'au-dessus d'elle un métro aérien surgit, dans sa belle livrée verte et blanche pas du tout 70s, allô la post-prod ? A une terrasse de café, elle engueule un fan, elle est irascible, puis, à l'intérieur du café, engueule le serveur (on a tous rêvé de faire ça un jour...). Entretemps, elle prend des cachets, n'en prend plus, balance quelques anecdotes, essaye de chanter à nouveau mais quand ça veut pas hein... On a un plan appuyé sur son stock de médocs. Le docteur Fontainebleau (oui, comme dans *Don Carlo*) est incarné par Vincent Macaigne, c'est drôle). Il énonce : sédatifs, tranquillisants, stéroïdes... De quoi gagner plusieurs fois le Tour de France. On est tristes tout de même, on se dit que ça va mal finir, surtout que Vincent Macaigne est tout tristounet.

Un peu d'Onassis, quelques reconstitutions scéniques (très très brèves), un piano qu'on déplace, John Kennedy renvoyé dans ses 22 mètres et des caniches, le film poursuit son travail mémoriel *gnan gnan*, avec application. Dans le vaste appartement de l'avenue Georges Mandel, **Pablo Larraín** multiplie les mouvements de caméra, tous d'une lenteur millimétrée. Mais il ne suffit pas d'une lumière sépia (esthétique du moment pour les années 1970, comme si cette décennie s'était déroulée dans un nuage de soufre) et de gros lustres à la lumière faiblarde pour être Visconti. On sait que Wim Wenders a utilisé des films en super 8 pour donner plus de véracité à son *Paris Texas* (1984). En bon élève, Pablo Larraín fabrique donc des faux films super 8 (une image *dégueu*, ça suffit) pour faire vrai. C'est *cheap et toc*.

Noyé dans les anecdotes, le film s'avère incapable d'aborder son véritable sujet : une cantatrice qui n'a plus sa voix. Le réalisateur se contente de deux ou trois séances d'essais au piano. Rien de plus. Pourquoi ? Parce qu'il répugne à montrer ce sujet si peu cinématographique (sauf à avoir du talent) qu'est le travail, la répétition. Dans la plupart des biopics de chanteurs ou de compositeurs, la musique doit tenir lieu de miracle : une inspiration soudaine, géniale. Cette vision, certes cinématographique, est fausse car elle néglige l'aridité de l'effort répété. C'est ce travail qui est résolument absent de *Maria*. Les effets sont donc lourdement appuyés : Callas cherchant à retrouver sa voix chante comme une casserole et se noie dans le pathos (sa maman ne l'aimait pas). Pablo Larraín restitue une fragilité de pacotille.

Au moment de mourir, elle retrouve sa voix et son *Vissi d'Arte* (direction : Georges Prêtre) s'entend... depuis la rue. Probablement qu'elle n'avait pas de double vitrage, je vous parle d'un temps que les DPE ne peuvent pas connaître. Elle tousse, Tosca a rejoint Violetta. Puis c'est fini. Un de ses caniches gémit dans l'appartement, toujours aussi mal éclairé. Quelques vraies images d'archives et ce biopic parfaitement

inutile s'achève. Deux heures, misère...

Maria (2024) de Pablo Larraín, 124 minutes, sortie France : 5 février 2025

Avec Angelina Jolie (Maria Callas), Haluk Bilginer (Aristote Onassis), Alba Rohrwacher (Bruna Lupoli), Pierfrancesco Favino (Ferruccio Mezzadri), Vincent Macaigne (docteur Fontainebleau)

CINÉMA. MARIA de Pablo Larraín, le biopic événement avec Angelina Jolie (en salles, mercredi 5 février 2025)

L'actrice engagée Angelina Jolie incarne Maria Callas sur le grand écran dans un biopic signé du réalisateur chilien Pablo Larraín... Le film évoque le crépuscule de la diva dans le Paris des années 1970, tout en récapitulant la carrière lyrique

exceptionnelle de la plus grande voix d'opéra au monde...



Connu pour ses précédents biopics, du dictateur chilien Augusto Pinochet (« Le Comte »), de Lady Di (« Spencer » avec Kristen Stewart, 2021) sans omettre Jackie Kennedy (« Jackie » avec Natalie Portman, 2016), **Pablo Larraín** orchestre le retour au cinéma

d'Angelina Jolie. Si la star américaine n'a plus à démontrer ses talents dramatiques, elle a réussi un tout autre pari, celui de chanter réellement, d'apprendre donc l'art vocal pour donner l'illusion la plus parfaite à l'écran. Visage en ovale, eye-liner ciselé, cheveux noirs relevés en chignon... l'actrice captive par une réelle ressemblance avec son modèle. Le tournage a eu lieu entre Paris, la Grèce, Budapest et Milan. Présenté à la Mostra de Venise à l'été 2024, le film n'a remporté aucun prix cependant.

Maria Callas (1923-1977) fut une star absolue, une diva assoluta, cantatrice de premier ordre et tragédienne accomplie, sachant incarner avec une sincérité et une intensité hors normes chaque rôle qu'elle a marqué de façon indélébile : Norma, Leonora, Lady Macbeth, Tosca... et aussi Carmen de Bizet. Son art maîtrisé lui a permis d'exceller dans l'art si exigeant du bel canto jusqu'au vérisme d'un Puccini, comprenant tous les enjeux des styles de Bellini, Rossini, Verdi... Maria la femme fut éprise de



l'armateur richissime Aristote Onassis, avec lequel elle entretient une relation pendant 9 ans, avant qu'il ne la délaisse pour épouser Jackie Kennedy. Trahie, seule, Maria Callas tente (vainement) de recouvrer le splendeur de sa voix passée... Elle mourra d'un arrêt cardiaque à 53 ans, dans son vaste appartement parisien de l'avenue Mendel. Angelina Jolie a d'autant mieux réussi à trouver la clé du personnage Callas, qu'elle a avoué être particulièrement touchée par sa fragilité intérieure, une faille, voire une blessure que la diva savait masquer et ne jamais exprimer en public... pudeur et destruction, dignité et tragédie : de la scène à la vie, les réalités se mêlent. Angelina Jolie a travaillé pendant 6 mois attitude, regard, port de tête, et même façon de parler pour se rapprocher au plus près de la personnalité de Maria.

Qui fut-elle réellement ? En elle vivaient deux entités : **Maria et La Callas**. Deux réalités inséparables et profondément imbriquées, pour le pire et le meilleur... Aux côtés de la star américaine, presque quinquagénaire, 3 acteurs italiens, Valeria Golino dans le rôle de sa sœur, Pierfrancesco Favino et Alba Rohrwacher dans celui de son couple de domestiques, complètent la vérité de la reconstitution cinématographique. Après « Maria », Angelina Jolie est annoncée dans un long métrage français, réalisé par Alice Winocour (« **Revoir Paris** »), intrigue au moment de la Fashion Week également à Paris (comme son titre l'indique). Elle vient aussi de réaliser le film **Without Blood** avec Salma Hayek.

« **MARIA** » avec Angelina Jolie, en salle **mercredi 5 février 2025** – Avec l'actrice italienne Valeria Golino (Jackie Kennedy), Pierfrancesco Favino (Dernière Nuit à Milan), Alba Rohrwacher (Heureux comme Lazzaro), Haluk Bilginer (Winter Sleep), et Kodi Smit-McPhee (The Power of the Dog).



VIDÉO MARIA CALLAS, biopic de Pablo Larraín (2024)

Becoming MARIA – Featurette – Starring : **Angelina Jolie**

Angelina Jolie and the filmmaking team behind Maria discuss

bringing Maria Callas' story to the big screen in MARIA.

PLUS D'INFOS sur le film **MARIA CALLAS** / Angelina Jolie :
<https://www.studiocanal.co.uk/news/angelina-jolie-is-maria-callas-new-teaser-out-now/>

Genre : Biopic

Réalisateur : **Pablo Larraín**

Acteurs : **Angelina Jolie, Pierfrancesco Favino, Alba Rohrwacher**

Pays : États-Unis/Chili/Italie/Allemagne

Durée : 2h03

Sortie : 5 février 2025

Synopsis : La vie de la plus grande chanteuse d'opéra du monde, Maria Callas, lors de ses derniers jours, en 1977, à Paris.



MARIA, le nouveau biopic dédié à la vie et à la carrière

lyrique de Maria Callas affirme outre le talent immense d'une interprète unique à l'opéra, la figure d'une femme qui prit soin de soigner son image comme celle d'une icône glamour, particulièrement médiatisée, nouveau modèle féminin à la fois fragile et divin... Prochaine critique sur CLASSIQUENEWS

CD, événement critique. MONTEVERDI : VESPRO. La Tempête. Simon-Pierre BESTION (2 cd Alpha)

CD, événement critique. MONTEVERDI : VESPRO. La Tempête. Simon-Pierre BESTION (2 cd Alpha) – Comme un laboratoire collectif, La Tempête insuffle souvent aux partitions choisies une nouvelle dynamique, un nouvel éclairage voire une nouvelle signification ; d'autant plus réussis et convaincants ici que le geste qui décortique sans atténuer, qui enrichit sans diluer, offre une recontextualisation du monument monteverdien ; les pièces ajoutées soulignent en réalité combien l'écriture de Claudio est moderne et en réalité, d'une sensualité irrésistible (nuance à peine pensable alors dans un contexte « romain », liturgique). Cette comparaison implicite renforce le caractère audacieux de l'œuvre de 1610/11 dont l'esprit et la conception, telle une mosaïque éclectique, devait surtout



convaincre sa cible (le pape lui-même, Paul V) que Monteverdi était bien le plus grand compositeur de l'époque ; peine et défis perdus car Rome ne sera jamais le foyer du Maître Crémonais, ... plutôt la fastueuse et sensuelle VENISE, qui en fera son maître de chapelle à San Marco (1613).

Ainsi prenons pour exemple **le cd2** : il s'ouvre par le « Sancta Maria Ricercar » de Frescobaldi : incertain, instable, d'une volubilité irrésolue. Tout cela prépare mieux à ce qui suit. L'autorité sensuelle, déclamée avec ampleur dans un souffle opératique qui rappelle Orfeo s'affirme dans l'**Audi Caelum** où le baryton soliste est doublé dans la coulisse par un ténor... effet de perspective et d'étagement propre au génie monteverdien et auquel les interprètes sans maîtriser totalement la souplesse et la précision des mélismes, expriment la courbe majestueuse (sur le mot « **Maria** »).

Aux options vocales nettement défendues répondent aussi les nuances et caractérisations apportées au continuo : le chef a ajouté le serpent ou le chitarrone, dont la vibration grave et souple, fortifie l'assise ; ce bourdonnement continu, fraternel.

« **Omnes** » est conçu comme un éclair, le coup de conscience qui rassemble toutes les troupes telle une armée d'anges armés, inspirés par une ardeur sensuelle renouvelée. Ce jaillissement collectif est alors conçu comme une ample arche sensuelle qui retourne dans l'ombre du mystère, comme un retable que l'on recouvre.

Le chef et ses interprètes jouent sur les climats contrastés, les différentes nuances de la ferveur mariale grâce ainsi aux pièces intercalaires (antiennes grégoriennes, faux-bourbons du XVII^e,...) sur le même thème sacré (hymne virginal) et d'un caractère de profond recueillement.

La pertinence de ces combinaisons relance la tension sans atténuer les pièces monteverdienne. L'éclat et le contraste qui en découlent, enrichit encore la réception du cycle monteverdien ; Ils soulignent sa géniale architecture qui creuse le mystère de Marie. Ces inclusions rétablissent aussi

la réalisation du Vespro dans la réalité d'une messe et d'un rituel liturgique. Elles s'appuient entre autres sur la style des polyphonies orales encore manifestes en Corse, en Sardaigne, en Géorgie. Elles apportent une résonance populaire liée aux pratiques traditionnelles, toujours vivaces.

Les interprètes savent aussi jouer avec la liberté de certains tempos, dans, entre autres la « **Sonata sopra Sancta Maria** » où le chœur féminin sur les mêmes mots répétés déclament presque imperturbablement malgré la grande diversité des coupes rythmiques des cuivres par exemple qui frappent et martèlent la réalisation de la pièce, affectant (en apparence) l'ascension irréprensible de leur élan vers les hauteurs... C'est mieux exprimer en réalité le souffle de la prière et la lutte aussi pour l'affirmer, impénétrable et inexorable.



Cette fusion du populaire et du sacré, soit du verbe incarné se réalise formellement dans 12 séquences du Magnificat qui referme le prodigieux Vespro : relief du continuo, particulièrement maîtrisé et abouti, aux rythmes chorégraphiques – ; vagues chorales qui plongent dans la poésie et le mystère, allant naturel et souple... le geste du groupe, porté par une vision générale claire et fédératrice, – celle du maestro fondateur du collectif, Simon-Pierre Bestion, restitue l'esprit de la crèche, le recueillement collectif, comme une épiphanie simple et d'une étonnante vivacité.

Les conversations enchantées de « **Esurientes** » et de « **Suscepit Israel** » ; lumineuse chevauchée dans « **Sicut locutus** »...) s'accomplissent ici avec une intelligence globale très touchante. Le « **Gloria** » qui s'ouvre dans une perspective infinie, vocalement par vagues successives (initié par le baryton soliste très souple) apporte une jubilation d'une ampleur qui berce, exalte, saisit. La Tempête atteint son meilleur dans cet ultime célébration de Marie. CLIC de CLASSIQUENEWS de l'automne 2019.

CD, événement, critique. MONTEVERDI : VESPRO (1610). La Tempête, Simon-Pierre Bestion (2 cd Alpha).

Extrait vidéo sur YOUTUBE :